“ Devenir un super-héros ”

Isée Bernateau

► To cite this version:

Isée Bernateau. “ Devenir un super-héros ” : La violence identitaire, à mi-chemin entre corps et société. Adolescence, 2011, Créer ou déprimer, 4 (78), pp.863 - 873. 10.3917/ado.078.0863 . hal-01509873

HAL Id: hal-01509873

<https://hal.science/hal-01509873>

Submitted on 20 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« devenir un super-héros » |

La violence identitaire, à mi-chemin entre corps et société

isÉE bernateau

L'identité et le rapport étroit qu'elle construit entre le corps et la société, la façon qu'elle a d'inscrire le corps – y compris dans ses manifestations les plus violentes – à l'intérieur du corps social, est pour le psychanalyste une notion éminemment complexe. C'est un résultat, un produit, cela ne peut pas être un donné de départ. une identité est une construction singulière : si cette construction obéit à un grand nombre de déterminismes (politique, historique, culturel), le déterminisme de l'inconscient n'est pas le moindre. J'entends d'abord montrer que toute création identitaire, si elle part du corps, a besoin de s'étayer sur des modèles culturels collectifs aujourd'hui largement mondialisés, mais repris et utilisés de façon singulière par les sujets. Je soutiendrai ensuite que toute création identitaire ou tout mouvement d'affirmation subjective mobilise intrinsèquement, dans son rapport au corps pulsionnel, une violence susceptible de mener à la haine de toute altérité.

C'est la mère de *Benjamin* qui m'a téléphoné. son fils, âgé de onze ans et en dernière année d'école primaire, doit voir une psychologue car il a des difficultés de concentration à l'école. Quand je rencontre benjamin et sa mère, je découvre un garçon beau mais timide, caché derrière sa mère. La mère prend d'emblée la parole et m'explique que les problèmes de concentration de benjamin sont directement liés à son père, un homme très violent dont elle est

séparée depuis trois ans, mais chez qui benjamin est tenu d'aller un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. benjamin ne peut arrêter de penser à son père. Le père est longuement décrit comme un homme qui a toujours été violent et dont la violence s'est d'abord et jusqu'à leur séparation exercée sur la mère de benjamin. aujourd'hui, elle ne le voit plus, mais son fils est à son tour maltraité par ce père dont une des phrases favorites est : « Je vais te pulvériser », et qui n'hésite pas à le bourrer de coups de pied et de poing quand il est en colère. pendant ce récit, benjamin reste silencieux, mais il commence à s'agiter, se lève, trouve qu'il fait chaud, demande à ouvrir la fenêtre, puis veut s'allonger par terre ou s'asseoir sur les genoux de sa mère. La timidité fait place à l'agitation motrice, au malaise, à la honte. benjamin prend enfin la parole. il a décidé d'aller voir le juge. il ne veut plus aller chez son père. plus jamais. benjamin ne veut plus voir son père, et ce avant ses seize ans, âge auquel il ne sera plus tenu légalement de le faire.

Le rèGne de « horriLor »

une thérapie s'engage. pendant un an et demi, je vois benjamin une fois tous les quinze jours. pendant les séances, il dessine frénétiquement. dans ses dessins qui sont très sombres et très pulsionnels, exécutés rapidement à l'aide d'un gros feutre noir, revient de façon obsessive une même figure masculine. il s'agit d'un homme très grand, très fort, aux muscles saillants, au visage neutre, toujours armé de couteaux, de revolvers, de torpilles. À mi-chemin entre l'homme et le monstre, entre le géant et le robot, il est à la fois toujours le même et toujours différent, mais ses différentes incarnations mettent invariablement en scène puissance et invincibilité, sans que l'on puisse déterminer si cette puissance est protectrice ou destructrice. Quand je demande à benjamin à qui ce personnage lui fait penser, ou de quel modèle il s'est inspiré, ses réponses sont vagues, laissant penser qu'il s'agit d'un hybride réalisé à partir de plusieurs supports culturels : « c'est un personnage que j'ai inventé, mais il ressemble à des personnages de jeux vidéo auxquels je joue avec mon père. Ce sont des jeux vidéo hyper-violents, comme *World of Warcraft* ou *Tekken 3*, normalement on n'a pas le droit d'y jouer avant dix-huit ans, mais mon père, il me laisse y jouer, il veut qu'on y joue toute la nuit. Mais c'est aussi un monstre que j'ai vu dans un film, un film que tu connais pas, un dessin animé violent. » Quand je lui dis que ce personnage pourrait faire penser à son père, il me dit que ce n'est pas ça, que bien sûr on pourrait penser que c'est ça, mais que non. et effectivement, il me semble qu'il y a quelque chose que je n'entends pas, ou que je refuse alors d'entendre, qui est son admiration, sa fascination pour ce héros monstrueux, qu'il appelle parfois « horrilor », « Colère », ou « Killer », mais dont il me dit la plupart du temps qu'il n'a pas de nom. Ce que je refuse de voir surtout, c'est que

le personnage que benjamin dessine n'est pas le monstre qu'il combat dans le jeu, mais son avatar, c'est-à-dire le personnage qui le représente et auquel il a lui-même donné ces traits de puissance et d'hyper-virilité.

pendant ce temps, le procès a lieu et benjamin « gagne » : son père n'est pas déchu de l'autorité paternelle mais benjamin n'a plus à aller chez lui, il le voit désormais tous les dimanches dans un centre de médiation familiale, en compagnie d'un éducateur. benjamin se plaint de devoir aller voir son père, c'est loin et inintéressant, ils jouent au Monopoly et ils s'ennuient. Je fais remarquer que ce père, dont benjamin a beaucoup dit qu'il se « foutait » de lui, se lève tous les dimanches à sept heures du matin pour se rendre au centre. benjamin reconnaît que ce n'est pas le cas de tous les pères : certains, c'est vrai, ne viennent pas voir leurs enfants. Mais benjamin se lasse de la thérapie, il saute des séances et décide finalement d'arrêter pour aller à la danse *hip hop*, un truc qu'il adore et que je l'empêche de faire. L'arrêt de la thérapie est décidé au bout d'un an et demi, la mère trouvant de toute façon que c'est trop cher et que benjamin n'en a maintenant plus besoin, puisque le jugement a été rendu.

vers des ModÈLes identitaires MondiaLisÉs ?

L'identification de benjamin à un monstre surdimensionné s'étaye certes sur des modèles culturels disponibles et mondialisés, mais ces modèles sont néanmoins utilisés et créés par le sujet pour mettre en scène un fantasme singulier. dans leur livre *Éprouver l'universel*, K. ohji et M. Xifaras (1999) se demandent quelles sont les conditions de possibilité d'un échange communicationnel entre deux cultures, et si un universel régit la communication interhumaine d'un bout à l'autre du globe. prenant l'exemple de la réception de la philosophie occidentale au Japon, et plus largement de la façon dont le Japon a reçu l'ensemble de la culture occidentale pendant l'ère *Meiji*, ils aboutissent à la conclusion qu'il n'existe aucun concept ou référent universel, mais qu'une « rencontre » peut avoir lieu, rencontre qui produit l'espace conceptuel et symbolique dans lequel une communication est possible : « La rencontre ne suppose aucun entremetteur commun, aucune valeur commune, mais

permet de penser la manière de les produire. elle dépasse les apories de l'incommunicabilité entre mondes historiques en montrant que les concepts ne sont pas importables ou exportables, mais qu'ils peuvent voyager, parce qu'ils peuvent, dans certaines conditions, faire l'objet d'une re-cration qui, la fois, en est la mtamorphose et la meilleure manire de lui tre fidle »¹. Mme si le jeu vido mane d'une culture occidentale *a priori* partage par benjamin et par son pre, il n'en demeure pas moins vrai que les personnages sont bien « recrs » par les utilisateurs dans un processus de rception assez proche de celui de l'uvre d'art ou du produit culturel en gnral. Les MMORPG ou *Massive Multiplayers On line Role Play Game*, sont des jeux vido qui circulent d'un bout l'autre du globe par le rseau internet. indpendamment donc de la richesse intrinsque des personnages de ces jeux vido, certes trs discutable, il est possible de considrer qu'une *rencontre* se produit entre l'avatar standardis et mondialis du jeu vido et l'histoire singulire de benjamin dans ses rsonances traumatiques. un phnomne d'*hybridation* se produit, dont la cration identitaire qui apparat dans les dessins de benjamin est le produit.

ainsi, l'avatar de benjamin, autrement dit le personnage qui le reprsente l'intrieur du jeu vido, devient une figure idalise du Moi, une sorte de hros empreint de toute-puissance. Mais qu'est-ce qu'un hros ? Lorsqu'on a recours au modle hroique, l'antiquit grecque offre un paradigme dont il importe de voir s'il fonctionne encore dans un monde globalis. selon J.-p. vernant, le hros grec est identifiable comme hros, non par les qualits intrinsques de sa personne mais par son acte, son exploit, qui en *fait* un hros : « La source et l'origine de l'action, la raison du triomphe ne se trouvent pas dans le hros, mais hors de lui. il ne russit pas l'impossible parce qu'il est un hros ; il est un hros parce qu'il a russi l'impossible »². il en va de mme pour l'avatar des jeux vido

1. ohji K., Xifaras M. (1999). *prouver l'universel. Essai de gophilosophie*. paris : Kim, p. 144.

2. vernant J.-p. (1965). *Mythe et pense chez les Grecs*. in : *uvres*, i. paris : seuil, 2007, p. 572.

guerre ou de combat, qui ne devient un héros qu'au fur et à mesure de l'avancement du jeu et en fonction du nombre de monstres ou de créatures qu'il a été à même d'éliminer. Construit sur le modèle de david contre Goliath, les jeux vidéo de guerre proposent à l'avatar du joueur une série de combats contre des adversaires dont la force et la taille sont par définition supérieures voire démesurées face à celles de l'avatar. Chez les Grecs donc, comme dans les jeux vidéo, le héros ne devient donc un héros que s'il fait preuve d'héroïsme. néanmoins, si le héros grec peut accomplir tel ou tel exploit, c'est toujours, comme le remarque J.-p. vernant, parce qu'il bénéficie d'une toute-puissance conférée par une intervention divine : « L'exploit n'est pas la mise en œuvre d'une vertu personnelle, mais le signe d'une grâce divine, la manifestation d'une assistance surnaturelle »³. La toute-puissance du héros n'est jamais un attribut ontologique intrinsèque : elle lui est au contraire toujours apportée de l'extérieur. La toute-puissance appartiendrait-elle par définition toujours à l'autre ? L'œuvre de d. W. Winnicott aide à comprendre que, dans la petite enfance, la toute-puissance *nous vient de l'autre* puisque c'est l'adaptation de la mère suffisamment bonne et sa capacité à répondre aux désirs de l'enfant qui fondent, chez un nourrisson en proie à l'impuissance, un sentiment de toute-puissance. d'où il apparaît que le recours à la toute-puissance est particulièrement sollicité pour parer à une situation d'impuissance existentiellement vécue mais qui ne peut être psychiquement reconnue comme telle. C'est sans doute la raison pour laquelle l'identification à des héros surpuissants est structurante et prégnante chez les enfants et les adolescents, par définition impuissants et dépendants de leurs parents, et qu'elle se fait plus discrète chez les adultes. Chez benjamin, il est clair que le personnage masculin tout-puissant de ses dessins lui a été nécessaire à un moment où son impuissance face à un père chez qui il continuait d'être obligé de se rendre et qui le maltraitait systématiquement était patente. un dessin cependant traduit la détresse qui préside à cette démonstration de puissance phallique : à gauche de son héros rapidement crayonné, benjamin dessine une main le

3. *Ibid.*

pouce levé et il écrit « *can you leave me now ?* ». tout à coup, c'est la situation de victime passive qui ressurgit, la détresse de celui qui est attaqué et qui demande à son agresseur d'arrêter.

La vioLenCe identitaire

une année se passe, je suis sans nouvelles de benjamin. un jour, dans ma boîte aux lettres, un mot de la mère de benjamin : elle a perdu mon numéro de téléphone mais elle voudrait que je la rappelle, il faut absolument que je revoie benjamin. Quand je les reçois, le constat est alarmant. benjamin ne va plus en cours, il refuse toute activité, il n'obéit plus, il est tyrannique et violent, il ne fait que ce qu'il veut et quand il le veut. il joue à des jeux vidéo toute la journée, refuse d'aider à la maison, refuse de ranger sa chambre qui est dans un état indescriptible... etc. pendant ce récit, benjamin interrompt sans cesse sa mère avec rage pour s'opposer à tout ce qu'elle dit en hurlant, en lui disant qu'elle est injuste, qu'elle ne connaît pas la vraie situation, qu'elle ment, qu'elle exagère tout. il semble prêt à la frapper, et la mère me prend à témoin : « vous voyez comment il est, j'ai peur de lui comme j'avais peur autrefois de mon mari. il est devenu comme son père, je revis tout avec lui, c'est horrible. »

au cours de cette séance, je prends la parole pour dire tout d'abord à benjamin et à sa mère qu'ils me demandent d'être juge de leur conflit, ce que je ne peux pas faire. puis, j'insiste beaucoup sur le fait que ce qui se passe est très inquiétant et qu'il me semble que benjamin va très mal. Je propose de voir benjamin une fois par semaine et non plus une fois tous les quinze jours comme auparavant, justifiant ce changement de rythme par la gravité de la situation et par le fait que benjamin a énormément besoin d'aide. une nouvelle thérapie se met en place. au cours des premières séances, benjamin dessine vaguement, mais sans s'intéresser à ce qu'il fait et comme pour passer le temps. au bout de quelques semaines, je dis à benjamin qu'il est maintenant au collège, qu'il est un adolescent et que peut-être il préfère que l'on se parle face à face plutôt que de dessiner comme quand il était petit. dès la séance suivante, benjamin me dit qu'il a entièrement rangé et repeint sa chambre, qu'il retourne en cours, qu'il fait pour la première fois de sa vie ses devoirs parce qu'il veut intégrer dans deux ans un bon lycée.

après avoir été agressé, maltraité par ce père violent, benjamin s'est donc identifié à la violence du père et il a lui-même exercé activement cette violence. Le retournement de la passivité en activité, que Freud signale dans le jeu de la bobine et qu'a. Freud a repris pour définir

le mouvement d'identification à l'agresseur, est repérable. Mais ce retournement ne permet pas de penser la part brutalement désubjectivante de cette identification à l'agresseur, c'est-à-dire l'effondrement identitaire dont elle s'accompagne et qui se constate chez benjamin dans l'abandon de la scolarité et l'explosion d'une violence intra et extra-familiale. L'apport de s. Ferenczi dans « Confusion de langue » est décisif car il permet de penser que l'identification à l'agresseur ne sert pas seulement à élaborer la violence reçue mais qu'elle sert d'abord et avant tout à « maintenir la situation de tendresse antérieure »⁴, c'est-à-dire à maintenir le lien d'amour envers l'adulte agresseur, même si le prix à payer pour maintenir ce lien est le clivage interne et l'effondrement du Moi de l'enfant. en dessinant indéfiniment des personnages invincibles auxquels il s'identifie, benjamin garde son père en lui et se construit identitairement autour de cette violence dont il a été autrefois la victime. alors qu'il agit dans la réalité et en mobilisant la justice pour se débarrasser de son père, benjamin *devient* ce père pour ne pas le perdre et pour être puni comme lui l'a été, dans une identification à la culpabilité de l'agresseur, repérée aussi par s. Ferenczi. pour cette raison sans doute, il lui a fallu m'abandonner comme il a abandonné son père, et la décision unilatérale d'arrêt de la thérapie résonne transférentiellement comme une blessure et un châtiment qui m'est infligé autant que comme une punition qu'il s'inflige à lui-même pour avoir ainsi abandonné son père.

d. W. Winnicott insiste sur la qualité foncièrement agressive qui préside à l'affirmation « *Je suis* » : « Le monothéisme semble étroitement lié au nom *Je suis*. Je suis ce que je suis. [...] si je suis, cela veut dire alors que j'ai réuni ceci et cela, que je l'ai proclamé moi et que j'ai rejeté tout le reste ; en rejetant ce qui n'est pas moi, j'ai en quelque sorte fait injure au monde, et je peux m'attendre à être attaqué. aussi, lorsque les hommes ont accédé pour la première fois au concept d'individualité, ils l'ont vite élevé vers le ciel et lui ont donné une voix que seul un Moïse pouvait entendre »⁵. il y aurait dans l'assomption identitaire, dans l'affirmation

4. Ferenczi, 1932, p. 130.

5. Winnicott, 1968, p. 63.

subjective une certaine violence faite à l'autre, au monde. si une telle agressivité est nécessaire, c'est pour d. W. Winnicott parce que le concept d'identité – d'unité du *self* – est l'objet d'un apprentissage complexe : « pour le bébé, il y a d'abord une unité qui inclut la mère [...]. À cet égard, la mère est donc au début une illusion que le bébé doit arriver à rejeter, et il faut que se substitue à elle l'inconfortable unité du *je suis*, laquelle nécessite la perte de l'unité fusionnelle originelle qui est épargnée »⁶. Cette unité inconfortable, c'est celle que le bébé construit en se coupant de sa mère, en se privant du sentiment de toute-puissance que lui confère l'espace transitionnel. on peut d'ailleurs se réjouir d'une ambiguïté qui rend compte de la place particulière que le narcissisme du bébé confère à l'unité originelle mère-bébé ; cette unité est épargnée (« *spared* »), c'est-à-dire soit conservée comme une épargne bancaire que le sujet pourra réutiliser quand il en aura besoin, soit préservée de la destruction.

Cette association intrinsèque de l'identité et de la violence trouve son origine chez Freud pour qui l'objet est découvert dans la haine. Freud associe la différenciation sujet-objet, et donc la naissance de la subjectivité, de l'identité, à la haine de l'étranger : « L'externe, l'objet, le haï seraient, au tout début, identiques »⁷. La haine met fin à un état fusionnel où le sujet est confondu avec l'objet. ainsi, la haine sépare le sujet de l'objet, mais elle fait aussi de l'identité un concept exclusif, porteur d'un rejet de toute altérité. Mais cette haine, si elle est fondatrice de l'identité du sujet, peut aussi ressurgir et entraîner la destruction de tout ce qui est perçu comme différent. É. balibar parle à ce propos de « violence ultra-subjective », c'est-à-dire d'une forme de violence interne au sujet et qui prend la plupart du temps la forme d'une fétichisation de l'identité : « Mais dans la plupart des cas que j'ai mentionnés, la “ chose ” n'est pas différente d'un fétiche collectif, elle est, en d'autres termes, une *identité* (nationale, religieuse, raciale) qui est à la fois complètement idéalisée et absolument réifiée. C'est donc la “ propre identité ” du sujet

6. *Ibid.*, pp. 69.

7. Freud, 1915, p. 183.

qui devient pour lui et pour tout ce qui tombe sous son emprise une force tyrannique, ou, si l'on peut risquer une telle tautologie, c'est une *identité identique à soi*, dont il est persuadé qu'elle existe en lui de façon exclusive, ou qu'elle le " possède " en y représentant en même temps *l'humain comme tel* (ou la forme supérieure de l'humain, c'est-à-dire le plus souvent la virilité) »⁸. Cette réification de l'identité peut aboutir dans certaines conditions historiques au génocide, c'est-à-dire à l'élimination d'un groupe humain entier désigné comme porteur de cette altérité : « une telle identité, et bien sûr le sujet qui y est assujéti, sont exactement dans la position où la propre mort est préférable à tout mélange, commerce, métissage dont la menace est fantasmatiquement perçue comme pire que la mort »⁹.

Chez l'individu, ce qui vient tempérer la violence de la création identitaire, c'est le fait que ce mouvement d'assomption subjective se produit, comme d. W. Winnicott l'a montré, sur le terreau d'un espace partagé entre le sujet et l'objet. L'espace transitionnel, troisième terme entre le sujet et l'objet, permet de dépasser la dualité, voire l'antagonisme entre posséder et perdre, en proposant la prise en compte d'une aire intermédiaire d'expérience qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre mais qui leur est commun à tous deux. elle deviendra l'aire des réalisations culturelles, espace potentiel où nous nous situons « quand nous prenons du plaisir à ce que nous faisons »¹⁰ et dans lequel la question de la séparation ne se pose plus. on peut se demander avec É. balibar quel est « l'espace de civilité » commun susceptible, non de faire disparaître la violence, ce qui est une illusion, mais de circonscrire la cruauté qui accompagne son déchaînement.

benjamin nous aide à comprendre que la violence liée à l'assomption identitaire est fonction de la fragilité de l'espace potentiel, cette aire intermédiaire d'expérience où la question de l'appartenance ne

8. balibar, 2010, p. 97.

9. *Ibid.*

10. Winnicott, 1971, p. 147.

se pose plus : « Cet espace potentiel varie largement d'un individu à l'autre. il repose sur la confiance qu'a le bébé dans la mère telle qu'il l'éprouve pendant une période suffisamment longue à ce moment critique de la séparation entre le moi et le non-moi, à ce moment où l'établissement d'un soi autonome en est à son stade initial »¹¹. on peut penser que cette *confiance* dans l'unité mère-bébé a été mise à mal chez benjamin par l'empiètement de la violence paternelle, ainsi que par la dépressivité et le masochisme maternels. Le recours à la toute-puissance, comme on l'a vu, s'érige alors comme défense contre un vécu d'impuissance. en disant à benjamin qu'il va mal, et en reconnaissant sans la nommer son impuissance, j'ai sans doute permis son dépassement au sein du lien transférentiel alors réaffirmé dans sa continuité par-delà l'interruption des séances.

dans les séances suivantes, benjamin revient sur ses mois de « déconnade » qui sont « du passé ». il raconte ses virées avec les copains, les risques qu'ils ont pris, les bagarres, les affrontements avec la police. peu à peu, le ton change : benjamin évoque son plaisir à regarder des films d'horreur avec ses copains, la peur qu'il éprouve. un souvenir lui revient de l'année dernière : une nuit, son lit a pris feu parce qu'il avait laissé sa lampe de chevet allumée. il s'est réveillé et son lit flambait. il n'a rien eu, un miracle. un autre souvenir, dans un ascenseur alors qu'il avait cinq ans, dans l'immeuble de ses parents quand ils n'étaient pas encore séparés. il est resté seul pendant très longtemps bloqué dans l'ascenseur. il criait mais personne ne l'entendait. enfin, son père, longtemps le grand absent de sa parole, apparaît. il évoque les parties de foot avec son père, quand il était petit. son père adorait le foot, il avait failli être joueur de foot professionnel, il jouait toujours au foot avec lui et son frère. benjamin me dit que ce sont de bons souvenirs. aujourd'hui, il lui arrive de rejouer au foot avec son père, mais il devient meilleur que lui. « C'est la vie, les ados dépassent leurs parents. ils les tuent », ajoute-t-il avec un grand sourire.

bibLioGraphie

baLibar É. (2010). *Violence et civilité*. paris : Galilée.

FerenCzi s. (1932). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. in : *Psychanalyse* 4. paris : payot, 1982, pp. 125-135.

11. *Ibid.*, p. 152.

Freud S. (1915). pulsions et destins de pulsions. in : *Œuvres complètes, T. XIII*. paris : puF, 1988, pp. 161-185.

Winnicott D. W. (1968). *sum, je suis*. in : *Conversations ordinaires*. paris : Gallimard, 1988, pp. 61-71.

Winnicott D. W. (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. paris : Gallimard, 1975.

isée bernateau

univ. paris denis diderot, sorbonne paris Cité

Équipe de recherches sur l'adolescence

era, ea 2374

75010 paris, France

isee.bernateau@orange.fr